

LA NATION

journal vaudois



Fondée en 1931, la Nation est le journal bimensuel de la Ligue vaudoise, mouvement politique hors partis voué au bien commun du Pays de Vaud.

Le numéro: 3 fr. 50. Abonnement annuel: 77 francs; gymnasiens, apprentis et étudiants: 33 francs; payable au compte postal 10-4772-4

Chronologique ou thématique, nous avons besoin d'histoire vaudoise

Le bruit court que l'enseignement de l'histoire dans l'Ecole obligatoire sera désormais thématique plutôt que chronologique. Est-ce vrai? Est-ce regrettable?

L'opposition entre ces deux approches était en vogue dans les années septante. Il s'agissait de remplacer l'histoire «événementielle», qu'on appelait aussi l'«histoire-bataille», présumée sèche et brutale, par l'étude de la vie quotidienne, des mœurs, de l'économie, des arts et des courants d'idées.

Les historiens marxistes, ayant alors pignon sur rue, approuvaient cette évolution. Pour eux, l'enseignement de l'histoire était d'abord l'occasion de casser les ressorts rassurants et mensongers de l'histoire «bourgeoise», ses racines sentimentales, son passé fantasmé de grands hommes et de nobles actions. Dans cette perspective, ils avaient tout intérêt à soutenir l'élimination d'une approche chronologique qui les maintenait sous le joug du fait et de la proportionnalité.

Ajoutons que l'abandon d'une chronologie sollicitant un travail systématique de la mémoire s'accordait fort bien avec la paresse native de l'écopier moyen.

Histoire vaudoise thématique ou chronologique? Vaine opposition!

La chronologie, couplée à la géographie, fixe l'ordre basique nécessaire à la compréhension des choses. Car un fait n'est jamais seul. On ne le saisit bien

qu'en le reliant, par des liens proportionnés de causalité, à d'autres faits proches dans l'espace et dans le temps. Et de proche en proche, ces relations permettent de dessiner aussi bien les constantes, politiques, psychologiques, culturelles, d'une nation que les étapes brillantes ou mornes de son évolution.

Privée d'une base chronologique, l'histoire n'est plus qu'un bric-à-brac d'anecdotes plaisantes ou horribles dont on ne tirera au mieux que d'inefficaces leçons de morale.

La suppression totale de la chronologie est d'ailleurs impossible. L'historien spécialiste de la puériculture, de l'architecture, de l'alimentation ou même de la mode ne saurait y échapper. Si je m'intéresse à l'art militaire du XX^e siècle, ou à l'agriculture du XIX^e, je ne peux les comprendre et les présenter correctement que dans un ordre chronologique qui souligne la succession des influences reçues ou exercées, la transmission du savoir des inventeurs à leurs disciples, l'enchaînement des erreurs et des rectifications. L'histoire thématique est elle aussi chronologique.

Et inversement, les batailles sont elles aussi un thème. L'histoire des dates, des conflits et des traités relève de l'histoire thématique.

La chronologie, c'est le squelette, nécessaire, mais insuffisant pour des hommes de chair et de sang. L'approche

thématique, c'est la chair. Elle manifeste la vie et la diversité du monde, elle enrichit, elle rend plus concrète et complète la chronologie qui la structure.

La diversité de l'histoire thématique est aussi nécessaire en ce qu'elle empêche une dérive unitaire de l'histoire chronologique qui, réduisant le passé à une suite d'actes de l'Etat, peut entraîner une vision exclusivement étatique, pour ne pas dire totalitaire, de la société. L'approche thématique ne conteste pas l'unité de la nation, elle en donne une vision plus différenciée.

Nous voulons donc à la fois du chronologique et du thématique. Nous voulons la rigueur de la trame et les nuances colorées de la broderie, la chair de la vie et le squelette qui la tient debout.

Mais aujourd'hui, au point où nous en sommes d'ignorance épaisse et de honte d'être soi, nous ne sommes pas si exigeants. Nous sommes prêts à accepter à peu près toute forme d'histoire

vaudoise présentée aux écoliers. Qu'elle soit thématique ou chronologique, histoire des batailles ou histoire de la culture, histoire économique ou littéraire, histoire des traités internationaux ou de la centralisation administrative, nous prenons tout. Nous prenons les faits présentés comme faits, les légendes présentées comme légendes, les jugements présentés comme jugements. Nous prenons, en nous conservant la liberté de les contester, les points de vue historiographiques les plus divers quand ils sont annoncés comme tels. Leurs empoignades feront avancer la connaissance, le jugement et la conscience historiques.

L'important, c'est que les petits Vaudois (et leurs parents, pas mieux lotis) apprennent enfin à connaître leur passé, et que les étrangers en voie d'assimilation explorent dans toute sa profondeur le terreau où ils sont appelés à prendre racine.

OLIVIER DELACRÉTAZ

L'histoire vaudoise pour les non Vaudois

Cherchant quelque règlement administratif, nous sommes tombé sur la brochure *Le Canton de Vaud 2014*, éditée par le bureau d'information de de communication (BIC) pour présenter notre Canton et ses merveilles. Outre les données de géographie physique, l'organisation du Gouvernement et son plan de législation, on y trouve une page résumant notre histoire:

58 av. J.-C.

César empêche la migration des Helvètes vers la Gaule et les soumet à Rome. Avenches devient la capitale de l'Helvétie.

IV^e-X^e siècle

Au Ve siècle, le Pays de Vaud se peuple d'envahisseurs burgondes, puis il passe pour cinq siècles sous la domination des rois francs.

X^e siècle

Le comitatus waldensis (comté de Vaud) est cédé à l'évêque de Lausanne.

1536

Conquête, Régime bernois durant 262 ans, et passage à la Réforme.

Révolution

Le 24 janvier 1798 est proclamée à Lausanne l'indépendance vaudoise. Le «Canton du Léman» est intégré à l'éphémère République helvétique.

Souveraineté

L'Acte de médiation de Bonaparte, le 19 février 1803, assied le canton de Vaud dans la Confédération helvétique un canton de Vaud égal aux autres (sic). Première session du Grand Conseil à Lausanne le 14 avril.

Le lecteur soucieux de faire connaissance du Canton ne saura donc pas que les Helvètes renvoyés outre-Jura par César

façonner le paysage agricole du Canton dans les premiers siècles de notre ère, ni que les «envahisseurs» burgondes (colons serait un terme plus approprié) les secondent dans cette tâche. Il considérera faussement les Vaudois du début du Moyen Age comme des Français, alors que le Pays de Vaud est rattaché, à partir du VIII^e siècle seulement, au royaume de Bourgogne transjurane. Il conclura tout aussi faussement à une administration épiscopale régissant l'entier du Pays dès le XI^e siècle, alors que l'Evêché de Lausanne ne reçoit qu'une poignée de villes et bourgs, le gros du Pays se divisant en de nombreuses seigneuries locales ou régionales. Il ignorera encore que ces seigneuries furent rassemblées au XIII^e siècle par Pierre II de Savoie «le petit Charlemagne», qui, par d'énergiques et patients efforts, arriva à se composer un territoire important et autonome. Le lecteur du texte officiel ne saura pas davantage que le Pays de Vaud ne passa sous la main savoyarde que lorsque Pierre devint lui-même chef de la Maison de Savoie. Il ne réalisera pas que la «conquête» bernoise, la réforme et l'unification administrative du Canton, ne sont que des effets collatéraux tardifs des guerres de Bourgogne, où les Vaudois sont, soixante ans auparavant, du côté des vaincus à Morat. Pas un mot enfin sur Davel et son héroïsme voué au martyr.

Ces divers éléments permettraient pourtant au lecteur de mieux comprendre le Canton et ses habitants: il saisirait pourquoi les Vaudois ont les pieds enfoncés en terre et néanmoins une forte capacité d'assimilation, pourquoi Lausanne l'épiscopale est si peu vaudoise, pourquoi les Vaudois n'aiment pas que Berne décide.

Espérons que le BIC corrigera et complètera l'édition 2015.

C. C.

A propos du fait historique

Certains prétendent que le fait concret est inconnaissable et que, dès lors, le seul objet de la recherche historique est de savoir quels critères idéologiques ont déterminé, chez tel historien, le choix des faits et l'interprétation générale qu'il en donne.

Il n'y aurait donc plus d'histoire du passé proprement dit, seulement une étude des divers discours historiques que différentes écoles tiennent à propos d'un passé inconnaissable en lui-même.

L'objection n'est pas absolument sans fondement. C'est vrai que nous ne connaissons pas l'être profond de la personne qui est en face de nous, ni même le mystère de l'existence du moindre ciron, du moindre grain de sable. C'est une affirmation constante de la pensée réaliste qu'il n'y a pas de connaissance de l'individuel, sinon, ajouterons-nous, par l'approche poétique.

Cela signifie qu'il est d'autant plus important de relier les faits entre eux, car c'est ce réseau qui nous permet de les cerner. Au fond, nous connaissons mieux le réseau que les choses qu'il relie.

Pour autant, l'examen minutieux d'autres faits semblables permet de dégager des similitudes et des différences. Les renseignements, classés

dans le temps et l'espace, se répètent, se recourent et se mettent en lumière les uns les autres, appellent les corrections de l'historien. De cette prudente mise en ordre, on tire certaines règles générales, on dégage la signification et l'importance relative du fait qui nous intéresse.

Le recours aux sciences, aussi bien les sciences dites *auxiliaires*, comme la sigillographie, la numismatique, la généalogie ou la linguistique, que les sciences *dures*, comme la chimie, permet de vérifier ou de rejeter telle hypothèse.

Trop loin du fait, nous ne le voyons pas. Trop près, il se dissout dans ses parties et, encore plus près, ses parties à leur tour se dissolvent. Nous sommes condamnés à une approche moyenne qui nous donne une connaissance moyenne. Mais ne pas tout connaître d'une chose ne veut pas dire n'en connaître rien.

Il n'est donc pas absurde d'affirmer qu'un historien bien formé, méthodique et honnête arrive à dépasser sa propre idéologie ou celle de son temps pour atteindre une certaine (c'est déjà beaucoup) objectivité historique... et qu'il ne s'agite pas dans le vide et le mensonge quand il se consacre à ce qui fut toujours l'objet propre de sa discipline, l'étude du passé.

D.

Ils virent qu'ils étaient nus

Le festival Saint-Prex Classics, déménagé à Nyon sous le titre Luna Classics, a repris l'affiche de l'année précédente: la moitié supérieure montre un violoncelle, le bas figurant les jambes d'une danseuse. La juxtaposition des deux images suggère que le cordier de l'instrument est le pubis de la danseuse et, avec un peu d'imagination, le violoncelle devient corps féminin. Naguère, une telle représentation aurait scandalisé, mais aujourd'hui la constante érotisation de la publicité a nettement relevé le seuil de tolérance. On ajoutera que ce qui était amusant une année devient insistant.

Le nu fascine, en témoignent les importantes expositions qui lui sont consacrées: le nu masculin à Vienne en 2012 et à Paris en 2013, le nu antique à Martigny en 2014. Depuis quelques décennies, le monde du spectacle s'est emparé de cette mode et présente de plus en plus souvent des corps dénudés sur scène, avec des fortunes diverses: jouer Phèdre de Racine en costume d'Adam est une consternante absurdité qui accable d'ennui le spectateur actuel et fera rire les générations futures. Inviter une star porno pour produire une érection dans un opéra de Wagner fait croire qu'on brise des tabous qui n'existent plus, et sert surtout la publicité du spectacle par un faux scandale relayé complaisamment par la presse. Il y a quelques semaines, au théâtre de Vidy, un acteur, seul sur scène, interprétait une adaptation de la vie de saint François d'Assise de Joseph Delteil. Pendant une séquence, il se dénude intégralement, mais sans exhibitionnisme, pour manifester la volonté de dénuement du petit pauvre: dans ce cas, cela avait un sens dans l'économie de la représentation. Quoi qu'il en soit, le nu scénique, dépouillé, érotique, fragile, obscène ou insensé est une manie moderne sans risque, les éventuels censeurs auraient trop peur de passer pour incultes et rétrogrades.

Dans notre civilisation, la nudité est inévitablement liée au péché originel. Lorsque Adam et Eve se trouvent

des vêtements, ce n'est pas parce qu'il y avait eu un coup de froid sur le Paradis, et personne ne les imagine avec bonnet et chaussons. La génération de mes grands-parents désignait les organes sexuels comme «parties honteuses», ce qui me faisait sourire. Mais force est de constater qu'après la nudité heureuse édenique, ce sentiment de honte s'est perpétué de génération en génération. Malgré l'accès facile à la pornographie sur internet, l'étiage de la pudeur des adolescents n'a guère varié. Est-ce naturel? Est-ce culturel? Il est difficile de se prononcer, mais on observe que l'être humain, entre l'âge de raison et la puberté, au moment où il s'approprie un corps en transformation, répugne à le dévoiler: une partie de ce corps devient un jardin secret inviolable. Les adultes se souviennent qu'ils ont vécu de semblables troubles et, sauf manque de tact ou déviance condamnable, respectent ce nouvel état.

L'iconographie chrétienne n'est pourtant pas avare en représentations de la nudité. Notre Seigneur Jésus Christ lui-même est nu à plusieurs étapes de sa vie sur terre: la Nativité, la Circoncision, la Passion, et parfois le Baptême et la Résurrection, l'image la plus fréquente étant le Christ en croix. Au début du Christianisme, le monde étant encore pétri d'influences de l'Antiquité païenne, Jésus crucifié est parfois représenté entièrement nu. Cette nudité est associée à l'état d'innocence. Rilke emprunte cette vision, mais détournée, dans son long poème *Die Weise von Liebe und Tod des Cornets Christoph Rilke*, lorsque son héros découvre l'amour charnel avec une comtesse, la nuit dans un château: «Und nun ist nichts an ihm. Und er ist nackt wie ein Heiliger. Hell und schlank.»

Toutefois l'imagerie médiévale non seulement oblitère la nudité du Sauveur, mais va jusqu'à le vêtir intégralement d'habits richement ornés pour manifester sa royauté. Voir par exemple les Christ en majesté de l'art roman catalan. L'épisode de la Résurrection se superpose ainsi

à celui de la Croix. C'est pourquoi les Christ romans n'expriment jamais la souffrance mais la gloire. Quand la Renaissance restaure les canons esthétiques du monde païen, les artistes expriment un souci nouveau de précision anatomique. L'Eglise catholique va tolérer et même promouvoir le développement parallèle des deux cultures païenne et chrétienne, ce qui n'est nullement le cas dans l'orthodoxie où les canons de l'art sacré demeurent invariablement stricts, et rarement dans le protestantisme, pour des raisons essentiellement morales. La coïncidence géographique entre le siège de l'Eglise et le foyer de la Renaissance a favorisé cette convergence pagano-chrétienne. Les exemples les plus célèbres appartiennent à Michel Ange (la création d'Adam dans la Chapelle Sixtine et le David de Florence). Pendant plusieurs siècles, le nu religieux ne sera guère distinct du nu profane, justifié théologiquement parce que la beauté corporelle figure l'homme créé à l'image de Dieu. A cela s'ajoute qu'à partir du XV^e siècle, les explorateurs entrent avec étonnement en contact avec des populations peu vêtues, qui semblent vivre comme avant la Chute.

Au XVIII^e siècle, l'état sauvage est perçu comme une manifestation de l'état de nature, jugé pur et innocent, et qui sert de base de contestation radicale de la société occidentale. C'est Rousseau et son «bon sauvage». Cette veine contestataire trouve régulièrement des avatars modernes, comme la mode désormais passée des seins nus sur les plages. Depuis quelques années, diverses cités dans le monde sont envahies de *cyclonistes* qui défilent «pour protester contre la destruction de l'environnement et appeler à stopper la surconsommation effrénée qui ruine la planète. Cette balade à bicyclette dans le plus simple appareil vise également à défendre la mobilité douce dans la ville.» Les dernières de ces manifs ont eu lieu en juin dernier à Bruxelles, Brighton, Vancouver, Londres, São Paulo.

De l'Antiquité jusqu'au XIX^e siècle, les organes génitaux ont été représentés avec une constante discrétion, le plus souvent dissimulés par la position du corps, une ombre, un geste, une étoffe, voire la chevelure, comme dans *La Naissance de Vénus* de Botticelli. Quand ils sont montrés, ils sont systématiquement minorés: Adam est pourvu d'un tout petit pénis et la virilité de David s'exprime par le muscle, l'allure, la détermination et non par un sexe de taille modeste qui, s'il était masqué, ne modifierait pas la perception générale de la sculpture. Le nu féminin évite les poils pubiens trop abondants et souvent efface la vulve. Le sexe n'est jamais le sujet principal d'un tableau ou d'une sculpture.

Cette chasteté universelle a peut-être une origine morale, mais je suis porté à croire que c'est d'abord une question esthétique. La vue des organes génitaux au naturel peut favoriser une attirance hormonale – et c'est une de leurs fonctions –, mais s'il n'y a pas d'appétit sexuel, le sentiment est d'abord une gêne, du même type que le spectacle déprimant du coït des chiens dans les rues ou des culs rubiconds et turgescents des babouins dans les zoos. Ces visions nous rappellent notre humiliante condition animale, d'autant plus que les organes de l'excrétion et de la volupté sont confondus. Voilà ce que la plupart des peintres et sculpteurs se sont appliqués à rendre discret, voire à faire oublier, au moins jusqu'au XX^e siècle, ce qui n'empêche nullement l'érotisme dans l'art (voyez les odalisques et les saint Sébastien!). Si le sexe brut n'était pas perçu comme essentiellement laid, les musées montreraient en gros plan des vagins et des testicules autant que des visages, des mains, des fruits, des fleurs ou des papillons.

Dès le début du XX^e siècle, des peintres expressionnistes autrichiens ont montré le sexe sous une forme agressive et brutale. Un autoportrait nu de Richard Gerstl exhibe un corps très pâle sur fond bleu, en contraste avec des parties génitales ténébreuses, ainsi mises en évidence. On compare souvent ce tableau avec un autoportrait nu de Dürer, très précis anatomiquement. Mais les exemples les plus radicaux sont d'Egon Schiele qui peint son corps maladivement étique et osseux avec un sexe rougeoyant provocateur. Il osa même se représenter en érection sous le titre *Die rote Hostie*. Nous sommes les héritiers de ces peintres de génie certes, mais qui ont contribué à flouter la distinction entre le beau et le laid selon le sens commun et à perturber les règles non écrites de notre perception du nu artistique.

Bien souvent le nu qu'on montre complaisamment depuis quelques années au théâtre, à l'opéra ou sur les plateaux de danse n'a pas d'autre raison d'être que de céder à un phénomène de mode. Si le public ne perçoit pas la nécessité de cette option, le résultat sera au mieux discutable, et le plus souvent minable: le nu comme cache-misère du manque d'inspiration! Ce choix ne peut être que celui d'un metteur en scène ou d'un chorégraphe prudent et parcimonieux, parce que le risque de ratage est multiplié par l'audace visuelle. C'est une affaire de goût et, même si ce terme fait ringard, il vaut mieux attirer des spectateurs que des voyeurs.

JEAN-BLAISE ROCHAT

Les Marches du Pays 2014

Le Creux du Van

1. Date

Samedi 30 août 2014 (en cas de mauvais temps, renvoi au samedi 6 septembre)

2. Programme

Des photos accompagnent ce descriptif sous www.ligue-vaudoise.ch.

9h00-12h00: Accueil des participants et présentation du trajet à la gare de Noiraigue. Nous quittons la localité pour atteindre le hameau de Vers chez Joly. Quelques mètres plus haut, un large chemin forestier nous conduit tout droit au domaine des Oeuillons. Ici commence le Sentier des quatorze Contours, un chemin de plus en plus raide qui débouche au Pertuis de Bise, non loin de la Ferme du Soliat. Du Pertuis, un sentier caillouteux longe sur deux kilomètres le bord du Creux du Van, cirque rocheux spectaculaire. Près de son extrémité, nous laissons sur notre gauche le Sentier du Single, qui redescend abruptement dans le Creux, et gagnons à travers prés et bois la métairie de La Grand Vy (commune de Gorgier).

12h00-14h00: Repas au chalet d'alpage de La Grand Vy (sur réservation). Les pique-niqueurs éventuels

s'installeront à proximité du bâtiment ou resteront en bordure du Creux du Van.

14h00-19h00: Depuis le restaurant, une petite route aboutit à une clairière appelée Pré au Favre, un kilomètre en contrebas. Après une courte remontée en forêt et la traversée d'une prairie, nous arrivons au Signal du Lessy, sommet de la Montagne de Boudry (1387 m). Notre chemin se poursuit toujours dans la même direction nord-est; il domine les falaises de la montagne précitée, puis les Rochers des Miroirs, offrant ici ou là de belles échappées sur le Val de Travers. Progressivement, il devient moins marqué et plus raide, avant de déboucher sur une large traverse qui zigzague en pente douce dans la Forêt de Boudry. On aperçoit dans un virage le Lac de Neuchâtel et plusieurs villages du littoral. Alternant sentiers et tronçons goudronnés, nous parvenons finalement au fond des Gorges de l'Areuse. Une dernière remontée nous permet de rejoindre le hameau de Treyvaux, puis la gare de Bôle, terme de cette excursion.

3. Renseignements et inscription :

La Nation, Case postale 6724, 1002 Lausanne, Tél. 021 312 19 14 (de 8h-10h) courrier@ligue-vaudoise.ch

« Que faire des milliers de nouveaux civilistes ? » Leur donner des fusils !

Ces vingt-cinq dernières années, le traitement de l'objection de conscience a été profondément modifié. Du «Projet Barras» de 1989 à la loi fédérale sur le service civil, les motifs d'objection se sont progressivement individualisés et concentrés sur les sentiments subjectifs du requérant. Le système de la preuve par l'acte a aboli la commission de l'objection de conscience. Elle était devenue une caisse enregistreuse. Il suffit aujourd'hui qu'une personne accepte d'œuvrer trois cent nonante jours dans quelque institution civile pour que soit démontrée son impossibilité de concilier le service militaire avec sa conscience. Il est difficile de faire plus relativiste, et plus absurde.

La libéralisation a provoqué dès 2009 une explosion des requêtes. Le Conseil fédéral a recueilli les plaintes des milieux militaires. La fainéantise momentanée de certains ne doit pas priver l'armée de personnes valables. Certains obstacles d'ordre purement administratif ont donc été introduits. De telles dispositions sont hypocrites et mesquines. Soit on supprime le régime soit on le maintient. On ne se contente pas de le chatouiller avec de la paperasse.

Deux conseillers nationaux – le radical genevois Hugues Hiltbold et le socialiste valaisan Mathias Reynard – ont déposé des postulats tendant à l'officialisation de l'équivalence entre service civil et service militaire. Reynard en appelle à une ouverture de l'institution aux femmes et aux étrangers. Ces postulats semblent en voie de liquidation. Un groupe de réflexion a néanmoins été mis sur pied par le Conseil fédéral. Gageons qu'il ira dans le sens

d'un affaiblissement supplémentaire de la subsidiarité du service civil. Dans son édition du 17 juillet dernier, *L'Hebdo*¹ a jugé bon de se ranger du côté des réformistes. A une heure où le groupe de travail réfléchit, que le service civil séduit bêtement par son côté «innovant», l'enthousiasme bien connu de *L'Hebdo* justifie quelques remarques.

La Ligue vaudoise a toujours été opposée à toute forme de service civil. La finalité et la raison d'être de l'obligation de servir sont de défendre militairement, en ultime moyen politique, l'intégrité du territoire de la Confédération ainsi que la sécurité des cantons qui la forment. Le civiliste et le militaire – modeste et travailleur soldat ou colonel grisonnant – sont issus de la même communauté politique. Celle-ci les a vus grandir, a garanti leur liberté ou leur en a offert une. Ils lui sont redevables à titre individuel et collectif. Sans militaires assurant la souveraineté, le service civil est impossible. L'inverse n'est pas vrai. Cette vérité devrait fixer les priorités.

La fonction première de l'obligation de servir n'est donc pas de servir de «ciment national et facteur d'intégration», comme le claironne Alain Jeanet dans son éditorial.

Il est inacceptable que le civiliste – par confort ou idéologie – puisse échapper à un service souvent difficile mais nécessaire. Cité par *L'Hebdo*, M. Jérémie Juvet, secrétaire général romand de la Fédération suisse du service civil, rétorque que les trois cent nonante jours du service civil, opposés aux deux cent soixante du service militaire sont une compensation suffisante.

Cela est peut-être vrai pour certaines activités bien particulières. Mais que l'on n'aille pas prétendre que dix-huit mois dans un EMS, aux archives cantonales, dans une crèche ou au bureau de l'égalité, le tout aux horaires de l'administration, équivalent à deux cent soixante jours de week-ends de garde, de courses sous la pluie, de protection de conférence internationale, de discipline militaire, de semaine d'endurance sans sommeil et sans nourriture.

Le service civil pose un autre problème, de nature sociale. Nombre de personnes décrochent des affectations de service civil liées à leur formation. On voit ainsi de nombreux juristes travailler à des qualités dans les administrations. Cela fut même le cas à la faculté de droit de Lausanne, où un civiliste rédigeait un commentaire de la loi fédérale sur la protection de l'environnement. De même, des médecins servent en hôpital aux horaires de bureaux, alors que leurs anciens condisciples triment comme médecins-stagiaires traditionnels. A l'heure où nombre d'institutions engagent des stagiaires qu'ils paient au lance-pierre, «obtenir» un civiliste est un moyen encore moins coûteux de se trouver un travailleur. De telles attitudes ne concernent certes pas toutes les affectations. Nous pensons notamment à celles qui n'engageraient personne si elles ne disposaient pas d'un civiliste. Le régime actuel permet malheureusement trop souvent à un jeune de gagner une belle ligne sur son *curriculum vitae*, en privant l'armée d'une personne valable et un soldat, ou une jeune diplômée, d'une place de stage ou de travail...

Quoi qu'en disent certains libéraux faisant office d'idiots utiles, le combat pour le service civil est souvent un combat contre l'armée. Que le GSsA et la gauche – l'abolition de l'armée est à son programme – en aient toujours été à la pointe le prouve.

Il y a une génération, la chute du Mur annonçait pour beaucoup la «fin de l'histoire»; nous n'étions pourtant même pas à la «fin du début». En Palestine, l'opération militaire israélienne continue de creuser des fossés déjà bien profonds. En Irak, des milliers de djihadistes sanguinaires affaiblissent un pays au sous-sol convoité. Il y a trois semaines, un avion de ligne a été abattu en Ukraine dans des circonstances particulièrement troubles. Aux oreilles de certains, cet incident sonne comme l'assassinat de l'Archiduc. En Suisse, certains donnent la même valeur à la sécurité qu'à la sylviculture, l'éducation en garderie ou la garde d'une salle de musée. La paix permet des luxes bien arrogants.

FÉLICIE MONNIER

¹ Serge Maillard, Blandine Guigner, «Que faire des milliers de civilistes?», *L'Hebdo* du 17 juillet 2014, p. 6.

Un peu de lecture:

Chavannes Henry, *L'Objection de conscience*, Cahiers de la Renaissance vaudoise 39, Lausanne, 1961.

Gardaz Philippe, *Le Service civil, mythe dangereux*, Cahiers de la Renaissance vaudoise 93, Lausanne, 1977.

Collectif, *Servir pour être libre*, Cahiers de la Renaissance vaudoise 151, Lausanne, 2013.

Aventures argentines III Une délicieuse mélancolie

Il n'y a plus que la Patagonie, la Patagonie qui convienne à mon immense tristesse

Blaise Cendrars

Outre sa trépidante capitale et ses canyons colorés, l'Argentine compte aussi la Patagonie au nombre de incontournables curiosités que nous avons le privilège de découvrir. Nous commençons par rendre visite à l'imposante faune de la Péninsule de Valdès. Cette presque île s'étend au bout d'un isthme étroit bordé de deux golfes grouillant de cétacés. Profitant de ces eaux tranquilles, près de sept cents baleines franches australes viennent chaque année s'accoupler ou mettre bas, entre mai et décembre. En promenant notre regard sur la côte, nous nous apercevons vite que notre espoir de voir une baleine ne sera pas déçu! La surface plane de l'océan s'agite souvent à l'horizon, laissant entrevoir une nageoire, une queue ou une tête couverte de callosités. Excitées comme des enfants qui font une chasse au trésor, nous tressaillons à chaque fois que nous distinguons un jet de vapeur ou une tache noire au large. Lorsque les baleines longent les plages avec leurs nouveaux-nés, on peut les observer de très près. Quel spectacle que de contempler le plus grand des animaux à une petite dizaine de mètres (ou même plus près lors des expéditions en bateau), de deviner son immense masse sombre entre les vagues et surtout d'écouter ses longues respirations qui semblent exprimer le profond soupir du grand Bleu!

Comme toujours, les paysages maritimes nous semblent à la fois familiers et

étrangers. Ils évoquent les côtes connues, notamment celles de Hollande et de Bretagne que nous affectionnons particulièrement, par leur odeur humide, les traces de pas dans le sable mouillé, le vol des mouettes et des goélands, le bruit régulier des vagues, le ciel toujours changeant et cette étendue d'eau aux reflets multiples, qui s'étend à perte de vue. Toutefois, ils nous rappellent également que nous sommes au bout du monde, bien loin de nos campagnes suisses nichées à douze mille kilomètres de là, de l'autre côté de la frontière océanique. La démesure des étendues sombres et ternes qui s'offrent à nos yeux, la froide morsure du vent et le silence de la nature sauvage sont l'amuse-bouche qui nous pousse à poursuivre notre périple plus avant en Patagonie. Ce sera seule puisque les obligations professionnelles rappellent ma coéquipière au pays.

La pampa patagone se prête admirablement aux rêveries solitaires lors des longs trajets sur les routes qui filent tout droit vers le Sud, le long de la côte atlantique. Le temps suspend son vol, à l'image du soleil qui a arrêté sa course entre ciel et terre pour ne donner qu'une lumière timide, rasante, douce, froide et délavée. Les nuages se prolongent à l'infini, en longues bandes duveteuses qui s'enfuient à l'horizon jusqu'au bout du monde. La terre a depuis longtemps cédé à la menace des rafales incessantes, elle ne produit plus ses fruits, sauf quelques gerbes d'herbe dorée et de petits arbustes ici et là. Les dos arrondis des moutons mérinos, les profils élégants des autruches (nandous nains) et les flammes rousses des nombreux troupeaux de guanacos

(une sous-espèce de lamas) sont les seuls reliefs qui suppléent à la platitude du terrain. Les animaux sont ici dans leur royaume, ils pullulent et personne ne vient troubler leur tranquillité. Ces braves créatures égaient les étendues esseulées de la Patagonie et me sortent de ma mélancolie persistante.

Au pied des Andes australes, qui se dressent comme un rempart entre les courbes dorées du terrain, l'ouest patagon se révèle spectaculaire. J'y découvre notamment le glacier Perito Moreno, dans la région d'El Calafate. Sous sa propre pression, la neige s'est compactée, formant une gigantesque langue de glace qui s'étend sur une trentaine de kilomètres, du pied des montagnes jusque sur le *Lago argentino*. Le glacier renvoie des reflets bleu turquoise très impressionnants. Des passerelles permettent de faire face à la paroi glacée de soixante mètres de hauteur et d'en apprécier les effets, en particulier les détonations qui retentissent lorsqu'un pan de glace se rompt et va se fracasser dans l'eau du lac qui hurle dans les remous. La forêt environnante participe à l'ambiance magique du lieu avec ses arbres morts, brûlés par le froid. Dépouillés de feuillage et souvent de branches, ils se dressent comme des colonnes argentées plus ou moins verticales, couvertes de longues barbes de lichen. Je n'aurais guère été surpris de voir surgir un cavalier noir de Tolkien dans la froide humilité de cette journée neigeuse et sombre.

Non loin de là, le massif du Fitz Roy est aux Andes argentines ce que le Cervin est à nos Alpes: un haut lieu de défi sportif pour les montagnards, une montagne

emblématique grâce à son profil reconnaissable et un des paysages les plus beaux du pays. Cependant, la comparaison avec les Alpes suisses s'arrête là car les Andes australes sont bien plus sauvages. Seuls les craquements de mes pas dans la neige fraîche troublent ma randonnée solitaire aux abords du massif. Il n'y a pas un seul signe de vie, sauf le vol majestueux de quelques condors. La nature est figée dans un imposant silence, pas une route à l'horizon, ni une cabane, ni même une ligne électrique; la nature toute nue, livrée à elle-même et aux exigences d'un climat qui ne laisse que peu de chance de survie aux animaux et à la végétation.

La Patagonie m'a rassasiée en moments de rêverie, de méditation, de contemplation émerveillée, de poésie et de douce mélancolie. Néanmoins, contrairement aux paysages hivernaux figés dans un demi-sommeil, ma vie fut aussi trépidante et remplie d'expériences quotidiennes amusantes et riches pendant ces deux semaines au sud de l'Argentine. Ma co-baroudeuse ayant retrouvé ses confortables appartements fribourgeois, j'ai opté pour des logements et des modes de transports moins coûteux et moins touristiques qui m'ont permis d'améliorer mon espagnol au gré des rencontres avec les locaux, de devenir plus débrouillarde et de recevoir mon véritable baptême de routarde.

L'exergue de Cendrars annonçait la tonalité mélancolique et descriptive de cette étape de mon périple, mais ne désespérez pas, quelques anecdotes cocasses vous attendent au prochain épisode...

COSETTE BENOIT

Le retour des hérésies

Une idée répandue affirme que nous assistons à un «retour du religieux». Après le triomphe momentané de la modernité, des Lumières et de la raison, il semblerait qu'à l'aube de l'ère postmoderne, la religion, Dieu et les spiritualités soient de retour et que celui-ci soit globalement reconnu sinon salué. Divers penseurs avaient pourtant statué de manière définitive sur la mort de Dieu, le désenchantement du monde et d'autres idées semblables.

Il faut bien reconnaître que pendant un certain temps le fait religieux a été largement méprisé ou occulté par les milieux du savoir académique et médiatique, situation encore d'actualité dans une bonne partie du monde universitaire de l'Occident. Il semble en effet que l'on croit moins vigoureusement en Dieu lorsque l'on croit au progrès humain. Mais avec

une remise en question toujours plus prononcée de ce fameux progrès et des idées illuministes qu'il sous-tend, différents groupes d'intérêts semblent avoir profité des brèches ouvertes dans la doxa rationaliste occidentale pour faire valoir leur «droit à la religion».

L'actualité donne bien des exemples de situations étranges impliquant le retour du religieux. Après l'interdiction des minarets pour la Suisse, on retrouve en France les problèmes liés à la montée statistique de l'Islam, bien entendu en rapport avec la question de l'immigration. Cette montée en puissance est récupérée entre autres à des fins économiques et politiques, et a suscité ces dernières années des affrontements entre penseurs athées mal à l'aise et catholiques traditionalistes. Les premiers, empêtrés dans leurs contradictions, devaient jouer par humanitarisme la carte de la tolé-

rance religieuse envers les musulmans quand bien même ils la refusaient aux seconds, qui en profitaient pour redorer leur image. Car avec le thème de l'Islam comme celui du «mariage pour tous», les catholiques de France et leurs prêtres se sont à nouveau retrouvés, passagèrement mais régulièrement, sur le devant de la scène.

D'autres exemples peuvent être trouvés dans l'actualité, internationale cette fois. Toujours pour l'Islam, les avancées de l'EIIL¹ en Irak sont suivies avec inquiétude par les chrétiens d'Orient, victimes, comme l'on sait, de toujours plus d'exactions de la part des mahométans. Ailleurs, aux Etats-Unis, se déroule une bataille pour l'influence politique, voyant s'affronter des mouvements évangéliques en plein essor et l'Eglise de scientologie. Celle-ci, issue de l'ancien milieu *new age* de la contre-culture américaine, est elle aussi en pleine progression. Et on pourrait encore évoquer les soubassements théologiques des conflits ethno-territoriaux qui connaissent un regain d'intensité depuis quelque temps en Terre sainte.

Quand bien même une bonne partie de ces problématiques ne date pas d'hier, une nouveauté indéniable est qu'elles sont considérées par une portion toujours plus grande du monde universitaire et médiatique comme ayant trait à un domaine en soi, à part entière, au même titre qu'un fait purement écologique ou économique. Auparavant, ces mêmes milieux avaient tendance à réduire les phénomènes spirituels à leurs possibles soubassements sociologiques et plus généralement matériels. Au vu de l'importance majeure des milieux journalistiques et académiques dans la formation des représentations et de l'opinion des populations des pays occidentaux, leur reconnaissance progressive d'une autonomie propre au fait religieux dénote un important changement de considération.

Dans ce contexte, un endroit particulier attire l'attention des observateurs de tous bords: la Russie de Vladimir Poutine.

Un philosophe allemand, le sémillant Peter Sloterdijk, résume parfaitement la situation locale lorsqu'il écrit que «certains entrepreneurs néoreligieux remettraient volontiers en état, du jour au lendemain, les sites de production métaphysiques désaffectés, comme si l'on sortait d'une simple récession.»² Ce constat s'applique particulièrement bien au vaste mouvement, avec soutien présidentiel, coordonné par l'Eglise orthodoxe moscovite et l'universitaire et géopoliticien russe Alexandre Douguine. Ce dernier, déjà très médiatique en Russie, fait aussi beaucoup parler de lui en Europe, cité maintes fois dans *Philosophie Magazine*, apparaissant dans un interview plus bas que terre mené par *L'Hebdo*, ou encore invité en France par Alain de Benoist ou Alain Soral. Grâce à lui, on trouve ainsi une curieuse version du christianisme en Russie, faite de pratique orthodoxe, de sentiment patriotique et messianique, et de fond philosophique gnostique lié au traditionalisme guénouien. Cette volonté affichée se retrouve théorisée dans l'œuvre de Douguine, notamment son ouvrage programmatique, *La Quatrième théorie politique*³.

Quoi qu'il en soit, en Russie et ailleurs, on est loin d'un retour du religieux qui puisse avoir une influence positive et servir de modèle pour l'Europe, la Suisse et le Pays de Vaud. Il semble que ce n'est pas ce carnaval de nouveaux syncrétismes et de vieilles hérésies qui permettra, dans nos contrées chrétiennes, de proposer une autre voie au matérialisme et un renouveau de fond à notre Eglise. On est encore loin, comme au XIX^e siècle à Genève et dans le Pays de Vaud, d'une période de réveil de la foi.

LIONEL HORT

¹ L'Etat Islamique en Irak et au Levant.

² Peter Sloterdijk, *Tu dois changer ta vie*, Libella, Paris, 2011, p. 13.

³ Alexandre Douguine, *La Quatrième Théorie Politique*, Ars Magna, Nantes, 2012, pp. 27-28.

Les 150 ans de Richard Strauss

Richard Strauss est né le 11 juin 1864. Son 150^e anniversaire n'est guère célébré chez nous, où ce compositeur n'a pas vraiment la cote, bien qu'il soit, entre autres qualités, un orchestrateur hors pair et l'un des cinq plus grands maîtres de l'opéra de tous les temps. Il en va tout autrement à Vienne, quoique ce Strauss-là ne soit pas autrichien d'origine, mais bavarois; cependant, une part importante de sa vie et de son œuvre gravite autour de la capitale danubienne: il en a dirigé l'Opéra durant cinq ans; il a conduit maintes fois l'Orchestre philharmonique, qu'il a mené dans sa première tournée internationale et avec lequel des liens mutuels d'amitié et de fidélité ne se sont jamais démentis (il lui a dédié une pièce qui est toujours jouée en ouverture du *Philharmonikerball*, un des sommets de la saison mondaine viennoise); il y a trouvé deux librettistes du plus haut niveau, Stefan Zweig (qu'il a défendu contre des attaques antisémites) et d'abord et surtout Hugo von Hofmannsthal, l'un des meilleurs auteurs du théâtre lyrique qu'il y ait jamais eu. On ne s'étonnera donc pas que de nombreux spectacles et concerts viennois mettent Richard Strauss à l'affiche ces temps-ci, et que leurs programmes regorgent d'études et d'évocations sur ses choix artistiques comme directeur de l'Opéra, ou sur ses relations avec la Philharmonie, ou sur son art de chef d'orchestre (il donnait des conseils du genre: «Si vous trouvez que les cuivres ne sonnent pas assez, c'est qu'ils soufflent trop fort»). Vienne aime les Strauss, tous les Strauss, aussi Richard.

Pourquoi n'en est-il pas de même chez nous? J'entends encore un fin et érudit mélomane me confier lors d'un concert de l'OSR: «Lorsqu'il y a du Strauss au programme, c'est comme si l'on me servait une choucroute à la confiture». C'est vrai que notre compositeur est capable de nous offrir, en une seule page, un air sublime et des accents quelque peu populaires, des harmonies enchanteresses et des tonitruances agressives; mais il existe des recettes à l'aigre-doux qui relèvent de la meilleure cuisine. Si je me souviens bien,

M. Regamey, de son côté, ne nous faisait guère écouter Strauss au camp de Valeyres; mais il appréciait assez le *Rosenkavalier* dont il possédait un excellent enregistrement avec Régine Crespin dans le rôle de la Maréchale; et le dernier disque qu'il m'a fait entendre, peu avant sa mort, à Epalinges, ce furent les *Vier letzte Lieder*, qu'il trouvait admirables; la fin du quatrième chant, *Im Abendrot*, longuement suspendue vers l'éternité, suscitait chez lui un sourire de ravissement.

Comment donc expliquer la réserve de notre public envers ce compositeur? On peut avancer plusieurs motifs. Strauss est un homme de théâtre, même dans ses œuvres symphoniques; mais nous n'avons pas vraiment une ancienne et vaste culture de l'opéra. Nous plaçons au sommet, avec Bach, Mozart et Beethoven, une spiritualité épurée; or Strauss compose en pleine pâte. Son style même nous déconcerte, car s'il ne perd pas de vue la tonalité, il sait enchaîner des modulations vertigineuses; si l'on est tenté, de prime abord, de le qualifier de post-romantique, il a, dès 1900, des accents d'une modernité inouïe; *Salomé* et *Elektra* ne relèvent pas d'un sentimentalisme décadent, mais vont de pair avec l'expressionnisme de Schiele et les débuts de la psychanalyse freudienne.

Au fond, peut-être reproche-t-on à Strauss d'être un solide extraverti, suspect de produire une musique essentiellement descriptive et manquant de profondeur d'âme. Il est vrai que l'homme, avec le regard clair de ses yeux écartés, son élégance mondaine, sa joyeuse énergie, son goût du bonheur, n'est pas de ceux qui vous plongent dans une mélancolie abyssale ou vous invitent à de graves méditations. Mais n'allons surtout pas voir en lui un créateur superficiel. Il aime ses personnages et entre dans leur psychologie avec la plus profonde compréhension. Pensons aux démentes obsessions d'Electre, à la perversité adolescente de Salomé, à la prostration d'Ariane, au trio final du *Rosenkavalier*. Ou encore à ceci, que je cite parce que je viens de le vivre: à la fin de *Till Eulenspiegel*, pièce certes plutôt démonstrative, après la mort brutale du héros, le thème souriant et candide du début revient comme dans une songerie lointaine; il signifie: adieu Till, la boucle est bouclée; il signifie aussi: les incartades de l'insoumis n'empêchent pas son âme de monter à des hauteurs célestes; il signifie encore: voilà, cher auditeur, j'ai narré l'histoire et je te laisse en prolonger le souvenir dans ton rêve. Quand les *Philharmoniker* terminent ainsi l'œuvre, tout en tendresse, en délicatesse suggestives, nul ne peut nier que Richard Strauss soit un génie.

JEAN-FRANÇOIS CAVIN

Le Coin du Ronchon

Evitez d'éteindre les incendies avec de l'essence!

Le peuple et les cantons s'exprimeront en septembre sur une initiative populaire réclamant l'étatisation de l'assurance-maladie, avec la création d'une caisse publique unique (*La Nation* en a déjà parlé), et en novembre sur une autre initiative dite «Ecopop» (pour «écologie et population») visant à freiner la croissance de la population en Suisse. Si nous citons ici ces deux initiatives, c'est que nous pensons qu'elles séduiront de nombreux citoyens – pas la majorité, espérons-le! – qui estiment que, dans ces domaines, *il faut faire quelque chose*.

Sur le fond, nous pouvons leur donner raison: il faudrait faire quelque chose. D'une part, nous vivons serrés comme des sardines au milieu de gens de plus en plus nombreux et surtout de moins en moins agréables à côtoyer. D'autre part, les citoyens responsables, qui se tiennent raisonnablement à l'écart de la médecine et des médecins, paient des primes d'assurance de plus en plus élevées pour permettre à un nombre croissant d'hypochondriaques de se faire rembourser des traitements qui ne sont de loin pas tous utiles ou nécessaires.

Cela ne justifie pas pour autant que l'on inscrive dans la Constitution des objectifs de limitation démographique ou de contrôle des naissances, ni que l'on parachève la course au socialisme entamée dans les années nonante, lorsque l'assurance-maladie est devenue obligatoire.

Le fait qu'il soit nécessaire ou tout au moins souhaitable de faire *quelque chose* ne justifie pas que l'on fasse *n'importe quoi*. Hélas, il est difficile de faire entendre cela à certaines personnes. Quand un incendie se déclare, on trouve toujours quelqu'un de bien intentionné qui tente de l'éteindre en y versant le contenu d'un bidon d'essence. «Ben quoi? Au moins j'ai essayé de faire quelque chose!»

C'est difficile à expliquer, mais on devrait au moins essayer. Après tout, c'est le travail des communicateurs et ils sont (bien) payés pour cela. Mais l'argent ne fait pas tout, il y faut aussi de l'intelligence, du tact, de l'empathie envers les gens auxquels on s'adresse. Il faut éviter en particulier de donner à ces derniers l'impression (voire la certitude) qu'on les prend pour des crétiens, même si une partie d'entre eux le sont, car ceux-ci, même s'ils ne comprennent rien à ce qu'on leur explique, sont généralement capables de comprendre qu'on les prend pour des crétiens. Et le risque est alors grand qu'ils ne poussent pas la réflexion plus avant et, par réaction, votent «oui».

Il serait donc souhaitable que les campagnes dirigées contre ces deux mauvaises initiatives se démarquent par leur subtilité plutôt que par leurs moyens financiers ou la pauvreté de leur argumentation.

LE RONCHON

LA NATION

Rédacteurs responsables:
Jean-Blaise Rochat
Cédric Cossy

Rédaction et administration:
Place Grand-Saint-Jean 1
Case postale 6724, 1002 Lausanne
Tél. 021 312 19 14 (de 8h - 10h)
Fax 021 312 67 14

Internet: www.ligue-vaudoise.ch
Courriel: courrier@ligue-vaudoise.ch

ICM Imprimerie Carrara, Morges